

RHIN FRANÇAIS LITTÉRAIRE

LA CORRESPONDANCE GIDE-CLAUDEL (GALLIMARD)

Réflexions à brûle-pourpoint sur le dialogue unique d'un apôtre avec un rebelle

FERME, ce livre ! Comment ne pas fixer une telle lecture en jetant sur un bout de papier les pensées qui bouillonnent en flots pressés ? Ecrire « mit dem Feuerblick des Moments » (Charles Pfleger), « dans le feu de l'instant qui passe », c'est encore ce qu'on peut faire de mieux, la cime vous exalte, l'immensité vertigineuse vous effraye, c'est alors que l'expression s'impose et vous pousse indiciblement.

Ce ne sont certes pas tous les livres qui vous poussent de la sorte, en marquant notre esprit d'une empreinte que sa profondeur rendra sans doute ineffaçable. Cette empreinte profonde, je l'avoue sans ambages, ce dialogue sans précédent peut-être dans les Lettres mondiales (est-ce aller trop fort ? je ne crois pas), ce dialogue la creuse en nous, large et irrésistible, et la dernière page est tournée qu'il continue en nous, qu'il y poursuit sa course, une course qui durera longtemps, une résonance qui secouera de ses remous sans trêve nos pensées, et pourquoi cela ne durerait-il pas toute notre vie ? Et les jours où le quotidien semblera décidément étouffer en nous la méditation, cette empreinte réapparaîtra peut-être, brûlante et impérieuse, nous rappelant que tout est vain, hormis la seule chose qui est notre devenir spirituel, le destin de notre âme, ce qu'aucune contingence ne saurait remplacer, aucune valeur matérielle supprimer.

Paul Claudel, André Gide. Une dérision que de nous mesurer à eux ! La lutte même qui les oppose passe par des moments de tension dont seule l'exception intellectuelle qu'ils représentent dans notre temps peut sans doute apprécier toute la valeur. Et nous, indigents, que pouvons-nous recueillir, sinon de rares miettes du festin. Mais ces miettes mêmes nous suffiront peut-être et nous rassasieront.

Paul Claudel, le converti pathétique de Noël, André Gide, le pèlerin d'une humanité qui cherche, infatigable et obstinée, à travers tous les détours d'une démarche sinueuse, sa propre plénitude en soi-même. Et le converti veut convertir l'itinérant. Et celui-ci, à plus d'un moment, se trouve tout proche du converti. Le chemin qu'il suit va-t-il être un chemin de Damas ? La « porte étroite », celle du renoncement, va-t-elle s'ouvrir sur le monde nouveau que lui prêche, oui : que lui prêche l'ami, lequel a déjà prononcé le « fiat » qui lui a rapporté en retour la certitude, la radieuse certitude, prosélyte tenace, avide de se partager, mais qui ne transige ni ne « compose ». Les deux routes vont-elles s'unir et ne faire qu'une seule ? Claudel y croit bien un peu, mais sa route ignore la complexité infinie du cheminement humain, et cette complexité même, à la fin du magnifique dialogue, suscitera en lui l'horreur née de la brusque découverte d'un mal atroce, étape précisément de ce cheminement, mal qui lui apparaîtra sans remède. L'ardeur du néophyte se heurte moins à un simple refus qu'à l'affirmation terrible du moi qu'on

lui oppose, comme une autre sorte d'absolu, un absolu humain, équivalent de l'absolu divin. Cette affirmation même d'un devenir intime à accomplir hors de tous les impératifs externes semble au convertisseur le sacrilège des sacrilèges, l'orgueil des orgueils. Il lâche la partie, se bornant à essayer de circonscrire les effets de ce qu'il juge être son action nocive chez des tiers. Les deux routes sont désormais définitivement séparées.

Dialogue unique. Qui nous apporte d'inépuisables nourritures en nous livrant les aspects les plus intimes de deux âmes, nous ouvrant ainsi ce qui, toujours (sauf ici) reste le secret de l'homme en face de Dieu. Impensable, je crois, un exhibitionnisme quelconque. Claudel et Gide n'en sont pas là. Des hommes qui écrivent ce qu'on peut lire dans ce livre ne peuvent en être là. La mesquinerie perd ici ses droits. Ne reste que la sincérité, poussée à un extrême que l'on n'imagine guère surpassable.

Et cette sincérité nous impose notre propre sincérité. Impossible de blaiser. Impossible de faire là-dessus de la « littérature ». Toute tentation de divagation littéraire est réduite à néant. Point de style ni de considération de forme quelle qu'elle soit. Ironie de citer seulement ce mot de « littérature », quand il s'agit du destin de l'âme, quand on a assisté au spectacle de cette joute suprême, et qu'on a vu le sang couler des blessures, puis de mauvaises cicatrices les recouvrir. Le combat n'est toujours pas fini... Ne continue-t-il pas en nous ?

Continuer en nous. C'est-à-dire que nous effraye autant l'absolu que prêche Claudel, cet absolu qui nous paraît si inaccessible à nos faux pas continus, cela nous effraye autant que la résistance de Gide, victorieuse. L'un et l'autre éblouissent notre misère. Devant ce conflit prodigieux, nous détournons les yeux saisis de vertige. Parfois, il nous semble que l'esprit humain, dans ses démarches les plus audacieuses vers ce qui est l'ordre supérieur dont il est coupé par sa finitude même, nous perd en nous entraînant à sa suite dans un abîme dont nous ne sortons que meurtris. Le sang coule maintenant de nos blessures, mais pourrions-nous faire jamais qu'elles se cicatrisent?...

Et pourtant est-il quelque part un autre enjeu qui vaille la peine ? Existe-t-il quelque chose de plus de prix que cette recherche d'une réalité capable de transcender notre pauvre réalité morcelée et toute mutilée dans nos trois misérables dimensions ? Et cette lutte même à laquelle se livrent deux hommes, les meilleurs d'entre nous, si nous, à notre tour, nous nous y livrons désespérément, c'est que le germe en est en nous et que, par delà nos déchirements, se trouve être l'UN vers qui nous tendons nos bras en gémissant.

Albert THUMANN.